

Langues et cité

Langues d'ici, langues d'ailleurs

Langues et cité

Bulletin de l'observatoire des pratiques linguistiques

Parlers d'oïl	p. 2
Les Chtis	p. 4
Occitan	p. 5
Wayana et Apalaï	p. 6
Le soureth	p. 8
Langues en contact	p. 9
Langues et éducation au plurilinguisme	p. 10
Parutions	p. 11

De nombreuses langues se côtoient dans notre pays : langues régionales, parlées sur une partie du territoire depuis plus longtemps que le français ; langues de différentes vagues d'immigration venues d'Europe, d'Afrique ou d'Asie ; sans oublier les langues d'outre-mer : créoles, langues amérindiennes de Guyane, langues de Polynésie, de Nouvelle-Calédonie, de Mayotte.

Ce numéro de *Langues et cité* évoque quelques-unes de ces langues, de France métropolitaine : occitan, picard (chtimi), de Guyane : wayana, ou d'ailleurs, avec un article sur le soureth (néo-araméen du Nord-Est) et un autre sur les langues en contact dans une ville moyenne. Il propose également une incursion hors de nos frontières avec un article sur les Iles anglo-normandes. Enfin, il présente un projet de didactique du plurilinguisme élaboré par le Centre européen pour les langues vivantes (CLEV, Conseil de l'Europe).

Longtemps la France s'est donné l'illusion d'être un pays monolingue. On sait maintenant qu'il n'en est rien. Si le français est devenu la langue commune, connue de tous, parlée par tous, il n'en demeure pas moins que la France est un pays plurilingue, dans une Europe plurilingue. Elle est même un des pays d'Europe qui offre la plus grande diversité linguistique.

Les Iles Anglo-Normandes se situent dans la Manche à l'ouest de la péninsule du Cotentin. L'archipel se compose de huit îles, à savoir – par ordre décroissant de superficie – Jersey, Guernesey, Aurigny, Sercq, Herm, Jethou, Lihou, et Brecqhou. La présence d'un dialecte normand sur les quatre îles principales remonte à l'implantation du latin à l'époque romaine – elles appartiennent au monde néo-latin depuis environ deux mille ans. Elles faisaient partie du duché de Normandie lorsque Guillaume le Conquérant a envahi l'Angleterre en 1066. En 1204, lorsque Jean d'Angleterre a dû céder le duché au roi français Philippe Auguste, les Iles Anglo-Normandes sont restées sous la suzeraineté de la couronne britannique et se sont vues accorder

ont attiré une forte immigration du Royaume-Uni) ont été défavorables aux dialectes locaux. De plus, en 1940, l'évacuation de nombreux habitants au Royaume-Uni pendant les jours ayant précédé l'Occupation de l'île par les Allemands, a eu de graves conséquences linguistiques. Aurigny, où le dialecte normand (l'auregnais) était déjà moribond, a subi une évacuation totale et l'auregnais est maintenant disparu. La langue officielle des îles ayant toujours été le français, et non les dialectes locaux, leur présence dans les domaines officiels était faible, voire inexistante, d'où l'emploi du français (et plus récemment l'anglais) à l'église, au niveau législatif et dans l'enseignement. Aujourd'hui, dans les Iles Anglo-Normandes, le français n'a plus qu'une fonction cérémonielle.

Des statistiques officielles sur les locu-

table (Jones, 1991 ; Jones, à paraître, Brasseur, 1978a,b).

Une campagne pour soutenir le dialecte a été mise en œuvre à Jersey (où le jersiais a été récemment standardisé) qui – depuis 1999 – comprend l'enseignement (quoique parascolaire et très limité) du dialecte à l'école (Jones 2001 : ch.5). À Guernesey, les élèves de trois écoles maternelles reçoivent des cours en guernesais (depuis 2004). Le sercquiais n'a aucune présence scolaire.

Les dialectes ont laissé une empreinte sur l'anglais des îles. Donc, bien que l'intercompréhension existe, l'anglais local se différencie sur le plan syntaxique de l'anglais parlé au Royaume-Uni (cf. Ramisch 1989, Jones 2001 :167-174). Par exemple :

1. L'article défini se trouve dans des contextes où il serait absent au

DES PARLERS D'OÏL EN TER

Mari JONES,
Université de Cambridge

beaucoup de droits et de privilèges, notamment l'autonomie juridique. Mais, contrairement à ce qu'on aurait pu penser, les îles n'ont pas subi d'anglicisation subite à ce moment-là. En effet, le fait qu'elles soient si proches du territoire normand continental a fait que beaucoup de liens économiques, législatifs et linguistiques se sont maintenus pendant plusieurs siècles. Cependant, le lien étroit entre les îles et l'Angleterre sur le plan politique a fait que la France était dorénavant l'ennemi et les siècles suivants ont vu plusieurs attaques de la part des Français contre le territoire insulaire. En fait, c'est de mémoire d'homme que l'anglais y a remplacé le normand insulaire en tant que langue dominante.

Malgré des liens économiques forts et de plus en plus importants avec l'Angleterre au XIX^e siècle, l'anglais n'a fait une avancée sur les Iles Anglo-Normandes qu'au début du XX^e et ne s'est imposé aux îliens ordinaires que quelques décennies plus tard. Les grands changements socio-politiques et économiques qui se sont produits lors de ce siècle (le développement du tourisme et, à Jersey et à Guernesey, l'établissement de l'industrie bancaire, qui

teurs du normand insulaire ont été recueillies à deux reprises à Jersey (lors des recensements de 1989 et de 2001) et une fois à Guernesey (recensement de 2001). Une comparaison des résultats obtenus à Jersey met en évidence le déclin du parler local. En 1989, il y avait 5 720 locuteurs à Jersey, soit 6,9 % de la population. Cependant en 2001, ce chiffre était tombé à 2 874 – dont seulement 113 locuteurs parlaient jersiais comme langue usuelle. Selon le recensement guernesiais, en 2001 il restait 1 327 dialectophones (soit 2.2 % de la population), dont 70 % avaient plus de soixante-quatre ans. De telles statistiques n'ont jamais été recueillies pour Sercq, mais selon les estimations, moins d'une vingtaine d'îliens pratiquent le sercquiais. Ces chiffres suggèrent que ces dialectes disparaîtront dans peut-être quinze ou vingt ans.

En dépit du fort rapport linguistique qui existe entre le normand insulaire et la variété continentale, l'on y peut également remarquer de saillantes différences. Chaque dialecte insulaire est doté de caractéristiques qui lui sont propres – et le jersiais et le guernesiais montrent, tous les deux, une variation interne considé-

Royaume-Uni, mais présent dans le normand insulaire :

a) Les langues

*My son speaks **the** good French and I speak **the** Jersey French* (cf. *Man fis pâle lé bouon Français et j'pâle lé Jèrriais*) (jersiais)
*Now everyone speaks **the** English* (cf. *Auch't'haeure tout l'maonde d'vise l'Angllais*) (guernesiais)

b) avec les adverbes de position – surtout avec les noms de rues :

*He's got a chain of h'm shops in **the** Fountain Street* (cf. *Il a des choppes dans la Rue d'la Fontaine*) (guernesiais)

c) avec les adverbes de temps, surtout quand une action se reproduit :

He gives the news out on the wireless in h'm in patois on the Friday (cf. *Il annonce les nouvelles sus l'radio en patouais lé vëndredî*) (jersiais)

2. Dans l'anglais du Royaume-Uni, le parfait s'utilise pour une action qui a commencé dans le passé, mais qui continue jusqu'au présent :

He's been dead for ten years

Dans l'anglais insulaire, c'est plutôt le présent que l'on trouve dans ce contexte :

There's nearly a thousand years we are British

I'm in charge of it for twenty-four years

That's what over thirty years she is dead

On constate encore une fois l'influence du normand qui, tout comme le français de référence, utilise le présent dans ces contextes :

Y'a dgiex ans qué j'sis fermi (jersiais)

I y a v'chin quâsi mille aens qué nou-s-est Britanniques (guernesiais)

3. Comme en français, les pronoms masculins et féminins sont parfois utilisés dans l'anglais local pour parler d'objets inanimés (au Royaume-Uni, on utilise plutôt le pronom neutre *it*) :

He's a Jersey cart (en jersiais, *le hèrnais* est masculin)

Mind that, she's (=l'assiette) *hot, eh!* (en guernesiais *l'assiette* est féminin)

À Jersey et à Guernesey, de telles tournures se trouvent dans l'anglais de la plupart des îliens de souche, indépendamment

Références

BRASSEUR Patrice 1978, « Les principales caractéristiques phonétiques des parlers normands de Jersey, Sercq, Guernesey et Magneville (canton de Briquebec, Manche), première partie », *Annales de Normandie* 25/1, 49-64

BRASSEUR Patrice 1978, « Les principales caractéristiques phonétiques des parlers normands de Jersey, Sercq, Guernesey et Magneville (canton de Briquebec, Manche), deuxième partie », *Annales de Normandie* 25/3, 275-306

JONES Mari C. 2001, *Jersey Norman French : A Linguistic Study of an Obsolescent Dialect*, Blackwell, Oxford.

JONES Mari C. (à paraître), *The Guernsey Norman French Translations of Thomas Martin : A Linguistic Study of an Unpublished Archive*, Peeters, Louvain.

RAMISCH Heinrisch 1989, *The Variation of English in Guernsey, Channel Islands*, Peter Lang, Frankfurt.

Sites internet

<http://www.societe-jersiaise.org/geraint/jerriais.html>

http://www.bbc.co.uk/guernsey/about_guernsey/guernsey_french/index.shtml

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Sercquiais>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Jersiais>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Guernesiais>

RITOIRE BRITANNIQUE :

de leur compétence dans le dialecte local. Donc ce qui était à l'origine un effet de contact linguistique est désormais devenu caractéristique de l'anglais insulaire. Néanmoins, étant donné le taux croissant d'immigration depuis le Royaume-Uni, cette variété d'anglais ne s'entend pas aussi souvent sur les îles qu'autrefois.

Des poèmes et des nouvelles ont été publiés en jersiais et en guernesiais aux XIX^e et XX^e siècles. Il faudrait également signaler la découverte récente à Guernesey d'un important corpus de traductions (de la fin du XIX^e/début du XX^e siècle) qui comprend la Bible, toutes les pièces de théâtre de Shakespeare et plusieurs des œuvres de Voltaire, Molière et Pierre et Thomas Corneille (Jones, à paraître) ●

Un texte en jersiais

Les Deux Voyageurs

Lé faignant, Thomas, et s'n anmin Aubin lus'n allaient à pid tous les deux jusqu'à la prochaine ville, quand Thomas apèrchu eune bourse sus lé c'mîn. Vite, i' s'baissit, et quand i' r'gardit dedans, ou 'tait plierne dé billes d'un louis. I' la fouorrit tout d'suite dans sa pochette, et Aubin, tout content, li dit : « Man garçon, ch'est pouor nous la bouonne vie, don ! ». « Nouffet-dgia ! » li réponnit Thomas avec fraideu, « Pour NOUS n'est pas bein à dithe : pouor MÉ, ch'est difféthent ! »

Aubin n'dit mot ; mais en tchittant la grand' route, i' aperchûtent des voleurs muchis driêthe un bouais dans eune p'tite ruelle. Thomas, tremblant, et pas sans cause, dit « J'sommes fichus ! » ; « Non ! » réponnit Aubin, « NOUS n'est pas lé vraie mot ; mais TÉ, danme, ch'est eune aut' chose ! ». Chenna dit, i' s'écappit à travers des clios.

Thomas, qu'avait la frousse achteu, se trouvait gaffé par les voleurs. Tremblant, i' déhallit la bourse dé sa pochette et lus donnit tous les sous. I' restit là plianté d'peux dans la ruelle, tandis que les vaureins lus en fûtent envèrs la ville en riant.

Chenna montre bein qué l'sien qui n'pense qu'à li-même quand la fortunne est bouonne - quand vint l'malheu, i' n'a pas d'anmins !

D'après Florian

(© Société Jersiaise)

Traduction :

Les deux Voyageurs

Le fainéant, Thomas, et son ami Aubin allaient tous deux à pied jusqu'à la ville prochaine, quand Thomas aperçut un porte-monnaie sur le chemin. Vite, il se pencha, et quand il regarda dedans, c'était plein de billets d'une livre sterling. Il le fourra dans sa poche et Aubin, tout content, lui dit : « Mon garçon, la bonne vie sera pour nous, donc ! ». « Pas du tout » lui répondit Thomas avec froideur, « il ne faudrait pas dire pour NOUS : mais plutôt pour MOI, c'est autre chose »

Aubin ne dit rien ; mais en quittant la grand-route, ils aperçurent des voleurs cachés derrière un arbre dans une petite ruelle. Thomas, tremblant, et non sans raison, dit « Nous sommes fichus ! ». « Non ! » répondit Aubin, « NOUS n'est pas le vrai mot ; mais plutôt TOI, dame, c'est autre chose ! ». Ceci dit, il se sauva à travers champs.

Thomas, qui avait maintenant la frousse, se trouva pris par les voleurs. Tremblant, il sortit le porte-monnaie de sa poche et leur donna tous l'argent. Il resta dans la ruelle avec une peur bleue pendant que les vauriens s'en allèrent en riant vers la ville.

Cela montre bien que celui qui ne pense qu'à lui-même quand le sort est bon n'a pas d'amis quand le malheur arrive.

4 « Bienvenue chez les Chtis » : la langue opaque

Alain DAWSON,
CLLE-ERSS Toulouse

L'immense succès du film de Dany Boon « Bienvenue chez les Chtis » en fait un vrai phénomène de société. Nous nous attacherons ici à jeter un éclairage sur l'un des ressorts du film : la confrontation des parlures et des variétés langagières. Rappelons brièvement le synopsis : Philippe Abrams (interprété par Kad Merad), directeur de la poste de Salon-de-Provence, est muté à Bergues, petite ville du Nord. Il découvre un endroit charmant, des gens accueillants, et, surtout, un langage particulier.

« On est cousins avec les Picards »¹

Qualifié dans le film de « chtimi », il s'agit bien évidemment du picard, langue de France (au sens du rapport Cerquiglini) parlée dans les régions Picardie et Nord-Pas-de-Calais, et la province belge de Hainaut. Dans le film, Dany Boon ne s'y trompe pas, qui cherche à apprendre à son nouvel ami provençal « à parler le chtis, ou le picard : on est cousins avec les Picards ».

Le picard dans le Nord-Pas-de-Calais pâtit de la perte ancienne de son glossonyme traditionnel, qui a vu son usage se superposer étroitement au toponyme « Picardie », dans une extension géographique restreinte. Dès lors, des glossonymes de substitution ont pris le relais : le générique « patois », l'énigmatique « Rouchi » (désignant les parlers du Valenciennois), et surtout le populaire « Chtimi » (ou « Chti » par apocope). Le mot, né dans les tranchées pendant la Première Guerre mondiale pour désigner les Poilus du Nord, visait initialement les habitants d'une région aux contours fluctuants (l'Artois minier, le Bassin minier dans son ensemble, le département du Nord !). Il s'entend maintenant pour l'ensemble des habitants du Nord-Pas-de-Calais et leur langage.

« Vous avez mal quand vous parlez ? »

Si le message du film se veut valorisant, en particulier pour la langue, l'image qui en ressort reste très caricaturale. Au tout début du film, le truculent personnage incarné par Michel Galabru en donne une

sorte de mode d'emploi :

« Ils font des [o] à la place des [a], des [k] à la place des [ch], et les [ch] ils les font, mais à la place du [s]. Et quand tu crois tout comprendre, tu apprends que 'serpillière' ça se dit *vassingue* ».

Cette parlure est donc définie d'emblée par une énumération de correspondances systématiques entre certains phonèmes « chtis » et ceux du français. On apprend néanmoins que le contraste s'étend au lexique (*vassingue*).

Le programme initial se traduit dans la suite du film par un picard réduit à quelques traits phonétiques saillants, dont le lexique et la morphologie sont très appauvris, et, qui plus est, truffé d'hyperdialectalismes par des acteurs peu habitués à son maniement. On a ainsi du mal à s'extraire de la perception traditionnelle du picard comme « déformation du français ». Le premier échange entre le « Chti » (Dany Boon) et le Provençal (Kad Merad) est symptomatique : le premier vient de se faire renverser par la voiture du second, qui redoute que l'étrangeté de son langage ne soit une conséquence de l'accident : « Votre mâchoire, vous êtes blessé ? Vous avez mal quand vous parlez ? ».

Cette pauvreté a peut-être contribué à la réception du film par un large public, qu'auraient pu rebuter des dialogues en « vrai » picard. Lorsque celui-ci surgit, fugacement, dans la bouche de l'excellent Fred Personne, son opacité joue d'ailleurs un vrai rôle dramatique en provoquant l'incompréhension et la panique du postier expatrié...

« Chez les Chtimis, tout le monde parle chtimi »

« Bienvenue chez les Chtis » se déroule dans un Nord imaginaire où tout le monde parlerait la langue régionale – ce qui, on s'en doute, est loin d'être une réalité. D'après l'exploitation régionalisée de l'enquête INSEE-INED de 1999, la proportion d'adultes se déclarant concernés par la langue (indépendamment du glossonyme employé) varie entre 10 et 27 %. Le picard est réservé à certaines situations d'usage, en particulier la communication non-formelle. Certaines scènes du film sont donc tout simplement impossibles : les employés de la Poste s'adressant en picard à leur nouveau directeur, ou passer une commande en picard dans un restaurant du Vieux-Lille (quartier réputé « bobo » !). En revanche, cette dernière scène illustre de façon réjouissante la possibilité d'ap-

prendre le picard. Même si le film reste là encore dans la caricature, il est bon de rappeler que le picard, pas plus qu'une autre langue, ne doit pas être nécessairement « tété avec le lait de sa mère » pour être pratiqué – et d'ailleurs, l'acteur Kad Merad en fait la démonstration, s'en tirant très honorablement dans cet apprentissage.

Plus gênante, pour un film dont l'action est située à Bergues, est l'occultation de l'autre langue régionale du Nord-Pas-de-Calais : le flamand. Ce « chtis » qui résonne de façon exclusive dans les rues de Bergues-la-Flamande a légitimement choqué nombre d'habitants et de militants associatifs.

« Bravo Biloute ! »

On regrette d'autant plus les approximations du film quand on les compare au spectacle et au DVD « Dany Boon à s'baraque et en chtis », où l'auteur, en 2003, maniait une langue picarde de bien meilleure facture – ce qui ne l'a pas empêché, déjà, de rencontrer un immense succès dans la France entière. Mais n'oublions pas que Dany Boon l'humoriste n'avait pas pour ambition de réaliser un reportage sur les pratiques linguistiques du Nord de la France. En l'état, le film a le mérite original d'attirer l'attention sur la variation linguistique au sein de l'espace national, et de montrer combien la langue peut parfois devenir opaque – salutaire antidote à l'illusion, typiquement française, du triomphe du monolinguisme... ●

Indications bibliographiques

BLOT Denis, ÉLOY Jean-Michel, ROUAULT Thomas 2004, *La richesse linguistique du nord de la France, Insee Picardie Relais* n° 125 et *INSEE Profils Nord-Pas-de-Calais* n° 1/2004

CARTON Fernand 1979, « L'origine du mot *chtimi* et son extension », *Plein Nord*, n° 54, p. 4-41, n° 55, p.35-36.

CARTON Fernand, LEBÈGUE Maurice 1989-1997, *Atlas Linguistique et Ethnographique picard*, Paris, Éd. du CNRS, 2 vol.

DAWSON Alain 2006, *Parle-moi « chtis » / Pale-me in « chtis », parler picard du Nord et du Pas-de-Calais*, Chennevières, Assimil, coll. Langues régionales

POOLEY Timothy 1996, *Chtimi : The Urban Vernacular of Northern France*, Clevedon, Multilingual Matters Ltd.

¹ Les intertitres sont tirés des répliques du film.

François PIC,
bibliographe,
directeur du CROM¹

La question du patrimoine écrit, qui est un volet essentiel de la problématique occitane, n'avait pas pu, faute de place, être abordée dans le n° 10 de Langues et cité consacré à l'occitan. Le présent article vient combler cette lacune.

Si le concept de patrimoine immatériel fait en France quelques progrès, la notion de patrimoine linguistique y est encore très largement confidentielle. En conséquence, et en dépit d'une très longue histoire (les premières 'traces' écrites remontent au X^e siècle), le patrimoine occitan écrit (i. e. en occitan) s'avère très mal connu ou identifié, non (ou très accessoirement) reconnu, en tant que tel. Ainsi, deux exemples entre cent : la quasi-totalité des manuels scolaires français précisent rarement, quand ils leur font place, en quelle langue originale écrivaient Jaufré Rudel et Bernat de Ventadorn... ; la toponymie de l'espace occitan a subi tant de mauvais traitements qu'elle a perdu – quand elle n'a pas encore été purement et simplement effacée – tout lien étymologique, historique et culturel avec le territoire qu'elle décrit et (r)enseigne...

Manuscrit tout d'abord : quelques dizaines de chansonniers gardent trace – texte et parfois musique – de la lyrique de 400 troubadours ; plusieurs centaines de manuscrits médiévaux en vers ou en prose – sans compter les actes notariés – reflètent la vie intellectuelle, religieuse, littéraire, juridique, économique, scientifique et pédagogique d'alors ; des fresques romanes sont, à travers tout le pays d'Oc, sous-titrées en occitan, etc. Puis, dès l'apparition de l'imprimerie en pays d'Oc (3^e tiers du XV^e s.), l'occitan investit les supports (livres, affiches et placards, libelles, périodiques) et les registres les plus divers de la vie publique et privée, reflétant ensuite à travers les siècles, les variations du rapport diglossique entretenu par l'occitan vernaculaire avec le français dominant. Ainsi, de manière ininterrompue, un volumineux patrimoine écrit (le patrimoine oral, non moins abondant, fluctuera avant qu'à partir du XIX^e siècle, les premiers folkloristes puis les supports magnétiques et enfin numériques n'en fixent les reliquats) s'est accumulé, tant dans les villes que dans les campagnes jusqu'à une date très avancée dans le XX^e siècle. Un siècle après que le Prix Nobel de Littérature ait

couronné, en 1904, l'œuvre de lexicographe (*Lou Tresor dóu Felibrige*) autant que de poète de Frédéric Mistral, l'occitan, désormais minoritaire sur son espace, demeure, malgré une pratique sociale en déclin rapide, le matériau d'une création littéraire soutenue par une édition certes confidentielle, mais située, grâce à des traductions en diverses langues, au meilleur niveau d'estime internationale.

Partiellement conservé en divers établissements publics ou privés aux missions et motivations anciennes et fluctuantes, mal connu par absence d'inventaire systématique, ni rétrospectif ni courant, exceptionnellement présent dans les bibliographies nationales, peu accessible, exposé ou vulgarisé, le patrimoine occitan écrit n'a survécu qu'en raison de la sagacité de quelques amateurs, 'bibliophiles patois' du XIX^e siècle devenus les premiers bibliographes de l'écrit occitan. Leurs collections, données, léguées ou vendues, ont souvent constitué le noyau des actuels fonds locaux, régionaux – exceptionnellement dénommés occitans – des bibliothèques municipales 'méditerranéennes' (Aix, Avignon, Bordeaux, Marseille, Montpellier, Pau, Toulouse, etc.) ou autres (Paris, Rouen, Londres, New York, Chicago). Des tentatives successives de 'bibliothèque spécialisée' (Avignon, Toulouse, Béziers) végètent, sans visibilité ou ambition, et sans qu'aucune ne soit à ce jour en mesure de remplir professionnellement les fonctions de médiathèque patrimoniale de référence. Ainsi comme l'écrit récemment Jacqueline Le Nail : « Les collections en langues régionales ou minoritaires en bibliothèques ont une visibilité très inégale, aléatoire et liée à la présence de personnel motivé et compétent dans ces langues » (*Langues régionales et bibliothèques, Bulletin des bibliothèques de France*, tome 52, n° 3, 2007, p. 43). Seul un persistant courant érudit, puis savant, puis enfin universitaire – plus international que français – maintient par l'étude, un regard sur ce patrimoine et en établit des anthologies, dictionnaires, éditions critiques, manuels, rééditions, etc., destinés à en sauvegarder

la connaissance et la diffusion.

Ce patrimoine qui, au fil des siècles passés, a beaucoup souffert, parfois même jusqu'à une disparition matérielle partielle, pâtit aujourd'hui encore de l'ignorance de nombreux diffuseurs culturels, de la plupart des médias et critiques, d'un mépris foncier et durable qui – à l'opposé des pays voisins, Allemagne, Espagne, Royaume-Uni, Italie – désigne et stigmatise toute réalisation régionale, provinciale, etc. Et, s'il n'a cessé de participer depuis son origine, malgré des conditions depuis longtemps défavorables, au cycle complet création-transmission-enseignement, son avenir et sa socialisation sont à présent moins assurés que jamais. Or on ne peut que constater, par exemple, l'absence totale et symptomatique de ce patrimoine occitan écrit – ainsi que de celui des autres 'langues de France' – dans telle récente anthologie de la littérature européenne ou tels grands projets de bibliothèques numériques francophone ou européenne. Seuls un véritable statut juridique et la mise en place d'une politique volontariste, peuvent garantir, à court terme, sa sauvegarde, son enrichissement et son rayonnement ●

¹ Centre de ressources occitan et méridional.

WAYANA ET APALAÏ : Cohabitation

Eliane CAMARGO,
CELIA (UMR 8133)

Parmi les descendants des plus anciennes populations autochtones de Guyane, les deux groupes de langue caribe, Wayana et Apalaï, qui habitent principalement dans le Haut-Maroni, sont le plus souvent assimilés sous la même identité de « Wayana ». En réalité, Wayana et Apalaï ont une identité propre qui s'est forgée au cours d'un long processus de constitution de réseaux de sociabilité au terme d'affrontements et d'alliances économiques ou politiques.

Depuis au moins 150 ans, ces deux groupes caribes occupent les mêmes territoires (au Brésil, au Surinam et en Guyane française) et suivent les mêmes circuits de migrations qui utilisent des sentiers ancestraux, traversant la chaîne des monts Tumuc Humac. Ils ratifient la réciprocité et l'échange par l'intermariage, partagent leur savoir et leur savoir-faire, tout en reconnaissant la propriété intellectuelle de chacun : le chamanisme, les chants ancestraux du kalawu et l'art de la guerre sont, par exemple, l'apanage des Wayana, alors que les prières de guérison et l'art de la musique orchestrale sont celui des Apalaï. Certains autres domaines traduisent par contre une connaissance symbiotique du savoir et du savoir-faire : la cosmologie, le savoir collectif des remèdes familiaux. Bien que des emprunts lexicaux respectifs enrichissent leurs langues et marquent leur fort contact linguistique, les langues apalaï et wayana demeurent par excellence leurs cartes d'identité respectives.

En Guyane, le territoire connu sous le nom de « pays wayana » abrite en réalité trois groupes ethniques : les Teko (ou Émérillon, de langue tupi-guarani) occupent le Tampock avec les Wayana ; les Apalaï cohabitent sur le Litani avec les Wayana.

De même, on répertorie habituellement deux peuples caribes en Guyane, alors qu'ils sont trois (Kali'na, Wayana et Apalaï). On peut donc se poser la question suivante « Pourquoi les Apalaï ne sont-ils pas identifiés en tant que groupe minoritaire ? », et tenter d'y répondre en donnant des critères pour leur identification en tant que tels. Alors que la Constitution française ne reconnaît pas de distinctions

ethniques entre Français, la reconnaissance administrative d'un groupe minoritaire se fonde habituellement, outre-mer, par la reconnaissance d'un groupe villageois ayant un chef dit 'coutumier', fonction inexistante dans ces sociétés amérindiennes.

Concernant les deux groupes considérés, chacun de leurs villages du Haut-Maroni dépend d'un tuisame (en apalaï) / umi'tin (en wayana) 'fondateur-chef', composé d'un ou plusieurs pata 'groupe-local', dirigé par un 'chef-local' tyatakemy (ap.) / tîpatakem (way.). Sur ce plan sociologique, en Guyane les Apalaï ont deux villages. Des groupes locaux apalaï sont présents au village d'Antécume Pata et de Twenke, d'autres Apalaï se sont également installés individuellement à Taluhwen. La dernière vague migratoire apalaï vers la Guyane date du début des années 90. Cette réalité sociologique dévoile un nouvel ordre socio-ethnique du haut Maroni, où vit une septième société amérindienne, qui n'est pas identifiée en tant que minorité. Le partage d'un même mode de vie et le bilinguisme apalaï-wayana donnent à l'administration française une image unique d'un seul groupe. Or, entre eux, la réalité est bien différente.

Apalaï et Wayana sur le plan linguistique

Ces langues sont caractérisées par une morphophonologie complexe. Elles présentent des similitudes et différences qui peuvent être illustrées par les faits suivants.

L'inventaire phonologique est très proche : similitudes vocaliques (a, e, i, ĩ, o, u) et consonantiques (m, n, p, t, k, s, l, j) ; différences vocalique (ë, wayana) et consonantiques (w, wayana ; z, apalaï).

Le système de personnes wayana se caractérise par l'existence d'une série de pronoms indépendants (ïwu 'moi', ëmë 'toi', inëlë 'lui/elle', kunmë 'nous' (inclusif), emna 'nous' (exclusif), inamolo 'eux/elles'). L'apalaï dispose d'un système similaire ayant en plus un triel : ywy 'moi', kymoro 'nous deux' (inclusif), kymaro 'nous trois' (triel), yna 'nous deux' (exclusif), omoro 'toi', mose 'lui/elle', mosamo 'eux/elles'.

L'ordre préférentiel des constituants de la phrase est objet + verbe + sujet (OVS) en apalaï et SOV en wayana. Dans les deux langues l'objet se place toujours à gauche du verbe et forme avec lui un bloc syntaxique « objet verbe ». La morphologie verbale se caractérise, dans les deux langues, par une série de préfixes et de suffixes qui s'agglutinent au radical verbal, les préfixes renvoient aux actants (sujet et objet) et le cas échéant aux voix réflexive et moyenne ; les suffixes marquent le temps-aspect-mode et le nombre.

Les préfixes pronominaux sont l'élément central de la morphologie verbale de l'apalaï et du wayana. Ils illustrent une hiérarchie pronominale où la 1^{re} personne est prioritaire par rapport à la 2^e et à la 3^e. Il existe deux séries de préfixes personnels. L'une exprime la relation où les 1^{re} et 2^e personnes agissent sur la 3^e personne, « je-le » : *ø-eneno* (apalaï) / *w-ene* (wayana)¹ je l'ai vu ; « tu-le » : *m-eneno* / *m-ene* tu l'as vu. L'autre exprime la relation où les 1^{re} et 2^e personnes sont affectées par la 3^e personne, « il-me » : *j-eneno* / *j-ene* Il m'a vu, « il-te » : *o-eneno* / *ëw-ene* Il t'a vu. Cette deuxième série est également employée avec les noms, comme possessifs : *j-ensiry* / *j-emsi* 'ma fille', *o-ensiry* / *ëw-emsi* 'ta fille'.

Le système actanciel (c'est-à-dire la façon dont est exprimée la relation entre les participants à l'action ou l'état exprimé par le verbe) est mixte ; il présente trois structures différentes dont l'une est de type ergatif², c'est-à-dire que l'actant unique (le sujet) d'un verbe intransitif y est grammaticalement traité de la même manière que l'objet d'un verbe transitif. Cette structure caractérise la relation entretenue entre des actants représentés par la 3^e personne (il/elle-le/la). En (1), le préfixe *n-* renvoie au sujet du verbe intransitif et en (2) il renvoie à l'objet du verbe transitif :

(1) *orutua n-ytono* / *eluwa n-ïtëm*
L'homme, il est parti.

(2) *orutua n-eneno* / *eluwa n-ene*
L'homme l'a vu.

La construction intransitive comporte obligatoirement un indice de personne et l'actant unique doit y être représenté par une

entité nominale comme en (1) ci-dessus. Dans le cas d'un verbe transitif, lorsque les deux participants (sujet et objet) sont exprimés par des noms, la présence de l'indice de personne n'est pas nécessaire (3). Lorsque l'objet n'est pas indiqué par un nom, le verbe est obligatoirement préfixé par n- (4) :

(3) *nohpo eneno orutua / eluwa wëllï ene*
L'homme a vu la femme.

(4) *orutua n-eneno / eluwa n-ene*
L'homme l'a vu

La négation verbale nécessite une réorganisation de la phrase sur la base d'une construction participiale : « je ne le mange pas » étant tourné comme « je suis son non-mangeant ».

Population et langues en danger

La population wayana ne dépasse pas un millier de personnes et celle des Apalaï n'atteint pas la cinquantaine. Bien que leur population augmente depuis une vingtaine d'années, ce chiffre est un fort indicateur du danger de disparition, tout au moins ethnique, de ces groupes face à la puissance et l'omniprésence de la société nationale, de culture européenne ; leur survie socioculturelle est en péril.

L'apalaï et le wayana sont deux langues en danger de disparition notamment en Guyane française. Mais, en raison de la supériorité numérique des locuteurs wayana et du choix de l'Éducation nationale, l'apalaï est celle qui court le plus grand risque.

En effet, alors que l'école reçoit des enfants de plusieurs identités ethniques (Apalaï, Teko, Wayana) seul le wayana a été choisi comme langue d'alphabétisation pour le passage au français. Cette condition peut conduire, à court terme, à un seul bilinguisme wayana-français. L'importance de l'apprentissage dans la langue vernaculaire pour le développement des compétences langagières n'est pas valorisée ; il est pourtant connu que l'acquisition du langage se fait jusqu'à sept ans. Valoriser la langue maternelle et former des instituteurs apalaï, aeko ou wayana sont deux conditions primordiales pour qu'un programme scolaire soit plus en adéquation avec la culture, les mœurs et les modes de vie locaux. Or, la scolarisation

actuelle suit le modèle national qui n'est pas adapté aux réalités sociales de ces groupes minoritaires, ce qui entraîne découragement pour l'école et échecs scolaires répétés.

En 2007, deux jeunes Wayanas ont réussi le bac. L'objectif de l'un d'entre eux est d'accéder à l'IUFM et de devenir le premier instituteur wayana pour travailler chez lui ●

1 Les exemples sont donnés d'abord en apalaï, puis en wayana, séparés par une barre oblique.

2 Les deux autres expriment : 1) La relation entre le je ou le tu affectant la 3e personne (il/elle) ; 2) La relation entre le je et le tu (je-te ; tu-me), ou bien entre la 3e personne et le nous inclusif (moi et toi) ou le nous exclusif (moi et lui sans toi).

Bibliographie

Camargo Éliane 2000, « L'ordre des constituants en wayana. Langue amérindienne du plateau guyanais », in Donabédian & Xu Dan (eds), *L'ordre des mots*. Cahiers de Linguistique de l'INALCO, n° 3, Paris, pp. 147-168.

– 2000, « Une interaction entre localisation et aspect. Un exemple de -pëk{ë} et -ja/e en wayana », *Amerindia* n° 25, AEA, Paris, pp. 1-24.

– 2002, « Léxico bilingüe aparaï-português/português-aparaï », *Languages of the World/ Dictionaries* n° 28, Lincom Europe.

– 2003, « Wayana », in *Les langues de France*, Cerquiglini, B. (dir), PUF, 281-283.

– 2007, « Lieu et langue : paramètres d'identification et d'attribution du Soi et de l'Autre en wayana », Légise, & Migge (eds), *Attitudes et représentations linguistiques en Guyane. Regards croisés*, Paris, Éditions de l'IRD, pp. 225-250.

Camargo Éliane & Morgado Paula 2000, « Les Aparaï : une minorité amazonienne », *La Mandragore. Revue des littératures orales*, n° 6, Métive, CERDO, pp. 154-172.

Chapuis Jean 2007, *L'Ultime fleur : Ekulunpi tihmelë*, Essai d'ethnosociogenèse wayana. Encyclopédie wayana 1, Presses Universitaires d'Orléans.

Fleury Marie 2007, *Remèdes Wayana - Wajana epit*, GADEPAM-CRDP, Cayenne.

Kulijaman Mataliwa & Camargo É. 2007, *Kaptëlo : l'origine du ciel de case et du roseau à flèches chez les Wayana*, *gadepam-cths*, Paris.

Tavares Petronila 2005, *A Grammar of Wayâna*. Doctoral Dissertation, Rice University (EUA).

Un texte en wayana

L'histoire du kalawu

Le kalawu est une suite de chants anciens wayana. Il est composé de treize chants exécutés lors du rite de passage (eputop), connu sous le nom de maraké. Le moment le plus fort de ce rituel consiste à appliquer des insectes (fourmis et guêpes) sur le corps des postulants. Selon le mythe, l'oiseau cacique cul-jaune (*Cacicus cela*) est le maître de ces chants : il les chantait pendant le maraké qu'il réalisait pour ses enfants.

kalawu eitoponpë

Kalawu helë upak aptau pajakwa elemi, ipeinom kom eputop lë lëken helë. Alalikama mëhe akename kalawu apë-sitpon. Tohpola tutat tihwë ituhtau helë tïpanakmai eja kalawu. Malalë inamolo pajakwa tom tïkai, helë kalawupëk, kalawu tïkai. Moloinë tïkai inëlë kalawu kapa helë tïkai. Helë katïp lëken kalawu kune-kakta wajana kalawume iweitopme. Epola wajana helë ukukja eputop aptau peitopït putopme pajakwa peinom katïp.

Mataliwa KULIJAMAN

Le kalawu était autrefois chanté par l'oiseau pajakwa, lors du maraké appliqué à ses enfants. Alalikama fut le premier à apprendre le kalawu. Lorsqu'il se perdit en forêt, il entendit le cacique cul-jaune (pajakwa) chanter le kalawu à ses enfants. Alalikama l'apprit. Ainsi naquit le kalawu chez les Wayanas. C'est la raison pour laquelle les Wayana les répétèrent et préparèrent le maraké pour leurs enfants, comme le fit le cacique cul-jaune avec les siens.

Le soureth

Jean SIBILLE,
MoDyCo (UMR 7114)

Le soureth, ou *néo-araméen du Nord-Est*¹, est, avec environ 500 000 locuteurs dans le monde, la principale forme moderne de l'araméen². C'est la langue des Chrétiens et des Juifs du Nord de l'Iraq et de l'Azerbaïdjan iranien³; il est également parlé dans la province du Khabour en Syrie, dans une trentaine de villages fondés dans les années 1930 par des réfugiés, et au sein d'une diaspora dispersée dans le monde entier (Suède, Allemagne, France, Australie, Liban, USA, Canada...); les villages du Sud-Est de la Turquie habités jadis par des locuteurs du soureth ont tous été abandonnés, en 1915 pour la plupart, dans les années 1980 pour huit d'entre eux situés près de la frontière avec l'Iraq. Les locuteurs chrétiens se désignent traditionnellement dans leur langue, par le terme *Suraya* (pluriel *Suraye*), ce qui, en araméen, signifie « Syrien »; l'ethnonyme le plus utilisé en France par les locuteurs est *Assyro-Chaldéen*⁴ (c'est le terme utilisé à la Conférence de la paix en 1919-1920 et dans le traité de Sèvres); aux USA on utilise plutôt *Assyrien*.

Le soureth a évolué pendant des siècles au contact de langues indo-européennes (kurde, persan, arménien) ou turques. Par rapport aux autres langues sémitiques (anciennes ou modernes), sa morphologie verbale se caractérise par un nombre restreint de formes dérivées (deux seulement : « intensif » et causatif), mais, en revanche, par une conjugaison plus diversifiée, qui rappelle celle d'une langue indo-européenne, comme on peut en juger par les formes verbales suivantes accompagnées de leur traduction approximative : *patax* 'qu'il ouvre' (subjonctif); *i-patax* ou *k-patax* 'il ouvre'; *bət-patax* 'il ouvrira'; *patax-wa* 'qu'il ouvrirait'; *i-patax-wa* ou *k-patax-wa* 'il ouvrirait'; *bət-patax-wa* 'il ouvrirait';

patax-le 'il ouvrit' ou 'il a ouvert'; *patax-wa-le* 'il avait ouvert'; *hawe patixa* 'qu'il ait ouvert'; *hawe-wa patixa* 'qu'il eût ouvert'; *bət-hawe patixa* 'il aura ouvert'; *bət-hawe-wa patixa* 'il aurait ouvert'; *bə-patixa-yle* 'il est en train d'ouvrir' (he is opening); *bə-patixa-ywa* 'il était en train d'ouvrir'; *patixa-yle* 'il a ouvert' ou 'il est ouvert' (statif); *patixa-ywa* 'il avait ouvert' ou 'il était ouvert' (statif); *ptox* 'ouvre!'; *ptaxa* 'ouvrir'; *ptixa* 'ouvert'. Le verbe porte obligatoirement la marque du sujet (avec une marque nulle pour la 3^e pers. sing. masc. de l'inaccompli : *i-patx-ət* 'tu ouvres', *i-patx* 'il ouvre') et facultativement la marque de l'objet. Selon l'aspect (inaccompli ou accompli) les marques de personne sont inversées : (*i-*)*qatl-ət-li* 'tu me tues'; *qtil-ət-li* 'je t'ai tué'. Il existe un passif conjugué avec l'auxiliaire *pyaša* 'devenir' suivi du participe passé.

Les adjectifs ont trois formes, masc.-sing. : *raba* 'grand', fém.-sing. : *rabta* 'grande', pluriel : *rabe* 'grand(e)s'. La morphologie des noms est plus complexe, leur pluriel est aléatoire; les noms variables en genre ont quatre formes : masc.-sing., fém.-sing., masc.-pl. et fém.-pl.; certains noms ont plusieurs pluriels pouvant avoir des sens différents : *reša* tête ~ chef, *reše* têtes, *rešane* chefs. L'ordre préférentiel des constituants de la proposition est sujet-verbe-objet (SVO), mais l'ordre VSO n'est pas rare; dans tous les cas le sujet nominal est placé avant l'objet nominal.

En France, le nombre de locuteurs du soureth est estimé à environ 18 000, dont 10 000 en région parisienne, la plupart établis à Sarcelles (95) et dans les communes environnantes. Il y aurait également 2 à 3 000 locuteurs à Marseille et autant à Lyon. La plupart des Assyro-Chaldéens de Sarcelles et des environs sont originaires des huit villages de Turquie abandonnés ou évacués au cours des années 1980 à cause du conflit opposant les Kurdes du PKK à l'armée turque; ils sont arrivés en France avec le statut de réfugiés politiques. Prochainement 500 réfugiés irakiens doivent être accueillis à Sarcelles.

Il s'agit d'une population très solidaire dans laquelle le clergé chaldéen joue un rôle important d'un point de vue sociolo-

gique, culturel et linguistique (il existe une paroisse chaldéenne à Sarcelles). La langue continue d'être transmise et pratiquée quotidiennement. Les jeunes toutefois, même s'ils parlent soureth avec leurs parents ou leurs grands-parents, entre eux ont tendance à s'exprimer spontanément en français. À côté du soureth, les langues susceptibles d'être utilisées dans la communauté sont : le turc, le kurde et l'arabe (langues des régions d'origine), le français (langue du pays d'accueil), l'araméen classique ou *syriaque* (à l'église la liturgie est en syriaque, les lectures et la prédication en soureth).

Les Assyro-Chaldéens de France, en particulier ceux originaires de Turquie, ont abandonné tout espoir de retour dans leurs pays d'origine et jouent pleinement la carte de l'ouverture et de l'intégration dans la société française. Ces Français d'adoption, dès que leur situation financière le permet, investissent dans les villes où ils sont installés. Beaucoup sont propriétaires de leur logement et participent, grâce à leur esprit d'entreprise, à l'essor du commerce ou de l'artisanat local. Parmi les jeunes, beaucoup sont aujourd'hui bacheliers; le nombre de diplômés du supérieur, encore relativement faible, est appelé à progresser dans les années à venir. La plupart souhaitent préserver leur mémoire, leur culture, leur langue et se donner une plus grande « visibilité » dans la société française, considérant cette visibilité comme un corollaire nécessaire à leur volonté d'intégration ●

À consulter :

Bruno POIZAT 2008, Manuel de Soureth, Geuthner, Paris.

http://www.semarch.uni-hd.de/dokumentgruppen.php4?ST_ID=5

<http://www.learnassyrian.com>

<http://www.soureth.com>

<http://www.aacf.asso.fr>

<http://www.uacf.asso.fr>

<http://www.mission-chaldeenne.org>

<http://www.ankawa.com/english>

¹ Aux USA on utilise aussi le terme d'*Assyrian Aramaic*, ou même *Modern Assyrian*, bien que le soureth ne soit pas issu de l'assyro-babylonien de l'Antiquité qui appartenait à une branche aujourd'hui éteinte des langues sémitiques.

² Les autres formes modernes sont, pour la branche orientale de l'araméen : le touroyo, parlé par quelque 50 000 personnes dans le Tour Abdin en Turquie, à Qamishli en Syrie et en diaspora, le mandéen moderne ou *ratna*, en voie d'extinction (une centaine de locuteurs dans le Khoustan iranien); pour la branche occidentale le Ma'aloula (5000 locuteurs, dans trois villages au nord-est de Damas).

³ En Azerbaïdjan iranien il y a également des villages arméniens.

⁴ *Assyrien* et *Chaldéens* pris isolément renvoient (du moins en France) à des notions religieuses : assyrien = nestorien; chaldéen = uni à Rome.

DES LANGUES EN CONTACT : un projet-pilote à Orléans

Jean-Louis Rouge
Université d'Orléans, LLL EA3850.

Quelles sont les langues parlées aujourd'hui en France par les habitants d'une ville ? La question est simple, mais personne ne peut y apporter de réponse exhaustive. Le programme « Langues en contact à Orléans » (LCO), animé par le Laboratoire ligérien de linguistique (LLL - université d'Orléans & Tours), prolonge les recherches menées par deux de ses équipes. La première est engagée dans une réflexion sur les phénomènes de créolisation, un phénomène issu d'une forme particulière de relation entre communautés de langue différente. La seconde est impliquée dans le renouvellement, à quarante années de distance, de l'enquête menée en 1968 sur le français parlé à Orléans ; or, il est impensable, d'un point de vue linguistique, de réaliser le portrait sonore d'une agglomération sans prendre en compte la diversité des langues présentes dans la cité.

Le programme LCO a été lancé en 2007. La Région Centre l'a retenu comme projet pilote en raison de sa qualité scientifique et de l'expertise qu'il apporte dans le domaine social sur les courants migratoires, les interactions et les formes d'intégration.

Du point de vue scientifique, LCO formalise une nouvelle approche du contact, prenant en compte les effets sur chacune des langues en présence (émergence de nouvelles variétés : phénomènes de pidginisation, créolisation...) ainsi que les procédures d'acquisition et de transmission. En associant au projet des géographes, le LLL repose le problème de la représentation cartographique de propriétés non territoriales (modélisation des transferts, banque de données...) et, prenant en compte

les pratiques réelles et les représentations des personnes, il reconsidère des notions comme celles de *territoire* ou de *communauté linguistique*. Projet pionnier, LCO est destiné à servir de prototype à des enquêtes similaires conduites dans d'autres régions de France ou d'Europe.

LCO concerne en particulier l'accueil et l'intégration des publics migrants et des populations non sédentaires. Il devrait permettre d'améliorer leur insertion, leur accompagnement, leur formation en fournissant de nouvelles bases à la formation des formateurs du secteur public ou associatif. En produisant des données fiables et représentatives, il apportera une expertise au service de la décision politique, pour l'évaluation des actions publiques.

Au nombre des objectifs assignés à LCO :

- > répertorier les pratiques linguistiques et culturelles sur l'agglomération d'Orléans ;
- > analyser les modes d'acquisition, de transmission et de diffusion des différentes langues ;
- > décrire certaines des variétés émergentes (par exemple la dialectalisation orléanaise de la langue peule, le français des voyageurs, etc.) ;
- > mettre à disposition des chercheurs en sciences humaines des échantillons sonores des différentes langues en contact dans les formats actuels de préservation, d'utilisation (autorisation des ayants droit, déclaration CNIL) et d'identification linguistique et sociologique, cartographier les données sociolinguistiques recueillies.

Ce dernier point représente une des originalités du projet. La cartographie des pratiques linguistiques et culturelles as-

sociées à l'usage d'une langue est un défi scientifique du plus haut intérêt pour comprendre l'inscription territoriale d'une société. La langue est l'un des éléments essentiels dans l'identification, aussi bien réflexive qu'administrative, d'une communauté, dans la reconnaissance interne entre les locuteurs de cette langue et dans leur relation aux locuteurs des autres langues. Son inscription dans les territoires permet de mesurer le degré de fragmentation de l'espace social, qu'il importe de saisir dans toute sa complexité pour qu'une politique de la ville aille au-delà des actions sur le foncier et invente des propositions pour obtenir un véritable effet de levier sur le corps social dans le dialogue entre les cultures et la création d'un lien collectif qui transcende les cultures tout en les préservant •

Le projet Langues et éducation au plurilinguisme ¹

Didactique du plurilinguisme et formation des enseignants de langues :

Martine KERVRAN,
Université du Maine

L'enseignant et l'élève : des acteurs plurilingues au sein de sociétés multilingues.

Dans les sociétés multilingues qui sont les nôtres, les apprentissages de langues en milieu scolaire ne peuvent plus se limiter au modèle traditionnel des apprentissages cloisonnés de langues particulières ni passer outre la reconnaissance et la valorisation de la diversité des répertoires langagiers des apprenants. Ces évolutions ne sont possibles qu'avec une redéfinition de la fonction des enseignants de langues. Le projet LEA (*Language Educator Awareness - Langues et éducation au Plurilinguisme*) a pour ambition de contribuer à la prise en compte de ces enjeux ; il se donne pour objectif de développer chez les enseignants de langues des attitudes et des aptitudes favorables à la valorisation ainsi qu'à l'exploitation de la diversité linguistique au sein de la classe. L'enseignant, locuteur plurilingue, y est considéré à la fois en tant qu'individu, en tant qu'acteur social et en tant qu'éducateur et formateur de locuteurs eux aussi plurilingues.

Le projet se réclame à la fois des recherches sur l'éducation interculturelle et des travaux antérieurs sur *l'éveil aux langues*. Il se présente sous la forme d'un « kit de formation² » à destination des formateurs d'enseignants de langues. Il se compose d'une trentaine de modules, organisés autour de deux dimensions de la formation indissociablement articulées : une *dimension individuelle et sociale* et une *dimension professionnelle*.

La *dimension individuelle et sociale* s'intéresse à l'enseignant en tant qu'acteur social. Les activités qui se rattachent à ce volet visent à sensibiliser les enseignants à la diversité linguistique et culturelle de leur environnement plus ou moins proche, et à les amener à reconnaître et valoriser cette diversité des identités individuelles et collectives. Il s'agit de les inciter à mettre en œuvre des approches éducatives où la prise en compte de la diversité devienne effective.

La *dimension professionnelle* concerne « le processus d'enseignement-apprentissage des langues ou des cultures » et vise à favoriser le développement de savoir-faire éducatifs portant sur l'exploitation didactique de la diversité présente au sein de l'école et de la classe.

Des modules de formation orientés vers la prise en compte de la diversité linguistique et culturelle

Les modules proposés dans le kit sont articulés en quatre parcours de formation :

- *l'exploration de l'identité langagière* : il s'agit d'encourager l'enseignant dans une déconstruction et une reconstruction de son parcours personnel et professionnel sous l'angle des appartenances linguistiques, culturelles et sociales.

- *La construction d'attitudes positives vis-à-vis de la diversité* : cet itinéraire explore les moyens dont dispose l'enseignant pour modifier sa propre attitude face à la diversité et entraîner de ce fait des évolutions sur le plan de la motivation et de la curiosité des apprenants vis-à-vis des langues et de leurs locuteurs.

- *l'enrichissement des connaissances sur les langues et les cultures* : les activités proposées dans ce parcours conduisent à l'intégration de références à la pluralité, de la mise en comparaison de langues et cultures diverses, et des intersections et passages interlinguistiques dans les pratiques d'enseignement.

- *la gestion de la communication interculturelle et plurilingue* : il s'agit d'expérimenter des scénarios de communication dans des contextes multiculturels.

Le module intitulé « construite sa biographie linguistique et éducative³ », par exemple, s'inscrit dans le premier parcours et propose aux enseignants en formation de rédiger et de partager une courte présentation biographique axée sur leur répertoire langagier, mais aussi sur leurs conceptions en tant qu'éducateurs. Il s'agit de les faire réfléchir sur le caractère pluriel de l'identité et sur l'importance d'un retour sur sa propre identité de locuteur et d'édu-

cateur plurilingue.

Le module sur « le *détour* par des langues inconnues comme outil pour l'éducation plurilingue »⁴ rattaché au troisième itinéraire, porte sur les enjeux et la mise en œuvre d'activités sur des langues inconnues dans les classes. Il s'agit de montrer comment des langues de toute provenance et de tout statut peuvent constituer des objets d'analyse didactique. À partir de documents sonores puis écrits, les participants sont conduits à prendre conscience des bénéfices d'une confrontation à la diversité linguistique puis à voir pourquoi et comment l'inclure dans des séquences d'apprentissage.

Toutes les activités du « kit de formation » rejoignent cette même volonté d'enrichir la formation des enseignants par la valorisation du potentiel de la diversité linguistique, avec l'espoir de contribuer à des changements de conceptions et de pratiques tant au niveau des compétences langagières et interculturelles des élèves qu'au niveau de la conception des programmes scolaires. C'est là un chantier qui ne fait que commencer... ●

Références bibliographiques :

- BEACCO J.-C. & BYRAM M. 2003, *Guide pour l'élaboration des politiques éducatives en Europe - De la diversité linguistique à l'éducation plurilingue*, Conseil de l'Europe, Strasbourg.
- CANDELIER M. (éd.) 2003, *Evlang - L'éveil aux langues à l'école primaire - Bilan d'une innovation européenne*, De Boek-Duculot, Brussels.
- KERVRAN M. 2005, « La dimension plurilingue et pluriculturelle dans la formation des enseignants de langues », *Les Langues Modernes*, 4.
- KERVRAN M. (éd.) 2006, *Les langues du monde au quotidien : observation réfléchie des langues* (deux volumes : cycle 2 et cycle 3), CRDP de Bretagne.
- Rapport de la Commission européenne, *Promouvoir l'apprentissage des langues et la diversité linguistique* http://ec.europa.eu/education/policies/lang/policy/report_en.html

¹ Projet élaboré dans le cadre du Second programme à moyen terme (2004-2007) du *Centre européen pour les langues vivantes* (CELV-Graz -Autriche, Conseil de l'Europe).

² <http://www.ecml.at/mtp2/lea/results/indexfrench.html>

³ Auteur : Ana-Isabel Andrade, université d'Aveiro, Portugal

⁴ Auteur : Martine Kervran

Parutions

Isabelle LEGLISE & Bettina MIGGE (dir.) 2007, *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane. Regards croisés*, IRD Éditions, Paris.

La Guyane française, avec sa grande richesse culturelle et linguistique, offre un observatoire privilégié pour l'étude des relations entre langue et société. On y parle en effet une trentaine de langues d'origines multiples : langues créoles, amérindiennes, asiatiques, européennes. Des populations aux histoires diverses participent aux processus de migration et d'urbanisation, se trouvant ainsi confrontées aux langues et cultures dominantes de la région. Dans le domaine de l'éducation aussi bien que dans celui de la santé, la promotion quasi unique du français conduit à des difficultés d'ordre linguistique et culturel à l'origine d'importants problèmes sociaux. Dans cet ouvrage, linguistes, anthropologues, sociologues, historiens, didacticien, psychologues, croisent leurs analyses pour susciter des politiques prenant en compte la spécificité des langues et cultures guyanaises. Il s'adresse à la communauté scientifique, aux pouvoirs publics, aux enseignants, aux acteurs sociaux et à toute personne concernée par les questions sociolinguistiques et anthropologiques.

Mataliwa KULIJAMAN & Eliane CAMARGO 2007, *Kaptëlo - l'origine du ciel de case et du roseau à flèches chez les Wayana (Guyane)*, GADEPAM-CTHS, Paris.

Fruit de la collaboration d'un Amérindien wayana de Guyane française et d'une ethnolinguiste, cet ouvrage bilingue wayana-français raconte deux mythes wayanas enrichis d'un

texte libre de Mataliwa Kulijaman qui explicite les conceptions culturelles et l'usage passé et présent du ciel de case et du roseau à flèches, objets essentiels de la société wayana. Le premier récit sur l'origine du ciel de case est étroitement lié au *tukusipan*, grande case traditionnelle collective et donc au rituel de passage connu en français sous le nom de *maraké*. Ce plateau circulaire en bois est décoré de motifs traditionnels peints qui représentent des chenilles et des monstres aquatiques. Leur symbolisme renvoie à des règles de conduite socioculturelles. Ne pas les respecter affecte le corps et provoque des maladies. Le *maluwana*, le ciel de case, est donc partie intégrante du patrimoine immatériel des Apalaï et des Wayana, deux sociétés caribes. Le roseau à flèches symbolise quant à lui l'habileté et la force du serpent. Il appartient à la mythologie pan-amazonienne. Cet ouvrage est le premier texte en langue wayana produit directement par écrit (les quelques textes publiés antérieurement étaient des transcriptions de récits oraux) ; il est accompagné d'un lexique et de considérations générales sur la langue et la grammaire. Il représente donc également un outil pédagogique pour la population wayana.

ASSOCIATION TAM TAM 59, 2007, *L'Écho de ma langue. Enjeux sociaux et culturels de la diversité des langues*, Tam Tam, Lille. Actes du séminaire des 18 et 19 décembre 2006, organisé dans le cadre de « Confluence migrations en Nord-Pas-de-Calais ».

Le 18 décembre 2006, 14 États européens ont ratifié la convention de l'Unesco sur la protec-

tion et la promotion de la diversité des expressions culturelles, permettant ainsi son entrée en vigueur le 18 mars 2007. C'est parce que la protéger et promouvoir les expressions culturelles ne peut s'envisager sans que soit accordée une même valeur à chaque culture, à chaque langue, et donc à chaque individu, qu'il est essentiel d'œuvrer pour que ces langues soient acceptées pleinement et que leurs locuteurs voient reconnues leurs diverses compétences linguistiques. Ces questions ont réuni des artistes, des chercheurs, des acteurs associatifs, des représentants des institutions, des travailleurs sociaux... Ces actes témoignent de la richesse de ces échanges et ouvrent des pistes de réflexion pour l'avenir.

Fañch BROUDIC 2008, *Le breton : une langue en questions*, Emgleo Breizh, Brest, 202 p.

Cet ouvrage, au carrefour de l'histoire et de la sociolinguistique, présente onze études sur le breton. Que représente le breton pour ceux qui le parlent, et pour les autres ? Au début du XX^e siècle, tout comme aujourd'hui, cette langue fait débat, à Paris et en Bretagne même, les points de vue sont divergents. Aujourd'hui, les Bretons sont largement favorables à la langue bretonne. Mais les sondages de l'institut TMO-Régions révèlent que seuls 2 % estiment indispensable de le savoir et 41 % que c'est utile. Pour les autres, il n'a pas beaucoup d'intérêt ou ne sert à rien. De fait, le breton se parle beaucoup moins. Il ne s'emploie presque plus lors des campagnes électorales. Pendant

longtemps, les femmes ont montré un plus fort attachement à la langue ; ensuite opté plus rapidement que les hommes pour le français, c'est que cela a représenté pour elle une véritable libération. Est-ce aussi parce qu'il était interdit de cracher par terre et de parler breton à l'école ? Tout le monde en est convaincu : le problème est qu'il est impossible de retrouver l'original de cette affiche. Par contre, le symbole - cet objet qu'on accrochait au cou des enfants surpris à parler le breton - a été en usage dans les écoles de Basse-Bretagne jusque vers 1960...

Pascal PICO, Laurent SAGART, Ghislaine DEHAENE & Cécile LESTIENNE 2008, *La plus belle histoire du langage*, Seuil, Paris, 184 p.

Le langage est le propre de l'Homme : chaque être humain nait apte à parler. Mais quel bricolage de l'évolution a conduit un jour à l'apparition du langage ? Comment s'exprimaient nos ancêtres ? Pourquoi les langues se sont-elles ensuite diversifiées sur la planète ? Comment chaque bébé humain réapprend-il à parler, que se passe-t-il dans son cerveau ? Une journaliste interroge trois chercheurs (un paléanthropologue, un linguiste et une pédiatre) pour suivre, dans un dialogue accessible à tous, la piste du langage depuis les premiers fossiles.

Quo vadis Romania ? Zeitschrift für eine aktuelle Romanistik, n° 30, 2007 : *Beiträge zur Sozialgeschichte von Sprachen* (Contributions à l'histoire sociale des langues), 148 p. Au sommaire : G. Kremnitz : « *Zum Konzept der Sozialgeschichte von Sprachen*

und zum Projekt Histoire Sociale des Langues de France » (Le concept d'histoire sociale des langues et le projet HSLF) ; F. Broudic : « Sociolinguistique historique d'une langue de France : le breton » ; H. Goebel : « Kurze Sozialgeschichte des Korsischen » (Brève histoire sociale du corse) ; M.C. Hazaël-Massieux : « L'histoire sociale des langues dites créoles au cours des colonisations de XVII^e-XVIII^e siècles » ; B. Czernilofsky « Triest und Gebiet : Zur Sozialgeschichte der Sprachen » (Trieste et sa région : de l'histoire sociale des langues) ; M. Doppelbauer : « Spanien in Afrika. Sozialgeschichte des Sprachen von Melilla/Tamlit » (L'Espagne en Afrique. Histoire sociale de la langue de Melilla/Tamlit) ; R. Bein : « Gutes Spanisch » in

Argentinien : Ziele der Schulreform und Wandel des Schüler und Lehrervorstellung in der letzten Jahren » (Le « bon espagnol » en Argentine : objectifs des réformes scolaires et changement de perspectives durant les dernières années) ; Varium : E. Roudinesco, « Lumières et perversion des Lumières en Occident ».

Christian OMELHIÈRE 2008, *Petiòt diccionari occitan d'Auvergne-francés*, Ostal del libre, Aurillac.

Ce *Petit dictionnaire occitan d'Auvergne-français* de près de 15 000 entrées, est le pendant du *Petit dictionnaire français-occitan d'Auvergne*, du même auteur, paru en 2003. Il présente le lexique de l'occitan tel qu'il est parlé au carrefour du Cantal, du Puy-de-Dôme et de la Haute-Loire. Il comprend les indications de prononciation et de grammaire utiles, les variantes locales,

les différents sens en français, les synonymes et antonymes, ainsi que de nombreux exemples traduits.

Abbé Jean FERRAND 2008, *Dictionnaire à l'usage des sourds et muets*, Introduction historique et critique de Françoise Bonnal-Vergès, Éd. Lambert Lucas, Limoges.

Retrouvé à la fin des années 1980, jamais réédité depuis 1897, c'est le plus ancien dictionnaire de langue des signes connu. L'ouvrage donne plusieurs milliers de signes de l'ancienne langue des signes française, dont environ 500 signes dont l'usage est attesté par les dictionnaires qui ont suivi aux XIX^e et XX^e siècles. L'introduction historique et critique de Françoise Bonnal-Vergès éclaire d'un jour nouveau l'histoire linguistique des sourds-muets à la fin du XVIII^e siècle.

À retourner à

Délégation générale à la langue française et aux langues de France
Observatoire des pratiques linguistiques
6, rue des Pyramides
75001 Paris
ou par courriel :
olivier.baude@culture.gouv.fr

Si vous désirez recevoir **Langues et cité**,

le bulletin de l'observatoire des pratiques linguistiques,

merci de bien vouloir nous adresser les informations suivantes sur papier libre

Nom ou raison sociale :

Activité :

Adresse postale :

Adresse électronique :

Date :

Ce bulletin applique les rectifications de l'orthographe, proposées par le Conseil supérieur de la langue française (1990), et approuvées par l'Académie française et les instances francophones compétentes.

Langues et cité

Directeur de publication : Xavier North
Président du comité scientifique de l'observatoire : Pierre Encrevé
Rédacteurs en chef : Olivier Baude, Jean Sibille
Coordination : Dominique Bard-Cavellier
Composition : Éva Stella-Moragues
Conception graphique : Doc Levin / Juliette Poirot
Impression : Daneels groupe graphique

Délégation générale à la langue française et aux langues de France
Observatoire des pratiques linguistiques
Ministère de la Culture et de la Communication
6 rue des Pyramides, 75001 Paris
téléphone : 01 40 15 36 91
télécopie : 01 40 15 36 76
courriel : olivier.baude@culture.gouv.fr
www.dglf.culture.gouv.fr
ISSN imprimé : 1772-757X
ISSN en ligne : 1955-2440

Les points de vue exprimés dans ce bulletin n'engagent que leurs auteurs